

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 89 (2001)

Heft: 1451

Artikel: Fadhma Aïth Mansour Amrouche : histoire de ma vie

Autor: Renard, Maryse / Mansour Amrouche, Fadhma Aïth

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-282257>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Fadhma Aïth Mansour Amrouche: histoire de ma vie

Ed. La Découverte & Syros, Paris 2000



Fadhma Aïth Mansour Amrouche, Paris, 1965

Photo: Nicolas Treait

Maryse Renard

«*V*a, ma fille, Dieu fasse que ton soleil perce les nuages.» Née en Algérie en 1883, morte en Bretagne en 1967, Fadhma Amrouche a rédigé en 1946 le livre de sa vie à la demande de son fils, le poète Jean Amrouche, demande exprimée dans une lettre en 1945. «Petite maman, douce maman, maman patiente et résignée, maman douloureuse et pleine de courage... Tu nous as tout donné, tu nous as transmis le message de notre terre et de nos morts... Tu ne dois pas laisser perdre ton enfance, et l'expérience que tu as vécue en Kabylie. Un enseignement de grand prix peut s'en dégager.» Le texte écrit remis à son mari qui en refusait la divulgation, cacheté, rangé dans un tiroir fermé à clé ne sera finalement

publié qu'en 68. Fadhma Amrouche a su avant sa mort qu'il serait publié. Elle a eu connaissance de la belle préface que Kateb Yacine a écrite pour elle, grande dame kabyle, tenant à saluer le «défi aux bouches cousues... la première fois qu'une femme d'Algérie ose écrire ce qu'elle a vécu, sans fausse pudeur et sans détour». D'une famille de «clairchantants» – tout le village écoutait sa mère et ses frères chanter les poèmes d'une très riche tradition orale – elle incarne avec son fils Jean, sa fille Taos, une poésie qui est l'œuvre de tout un peuple, héritée des ancêtres, le chant des aèdes berbères.

«Grande dame», elle ne le doit qu'à elle-même. Enfant née hors mariage, non reconnue, «marquée au front du cachet de la honte», les enfants du village la précipitent un jour dans un buisson de cactus. Il faudra un jour entier à sa mère pour débarrasser son corps des épines. Sa mère pour la protéger l'enverra dans un orphelinat, pour filles indigènes, ouvert par les Français et par là même, se met sous la protection de l'Administrateur et donc de la justice française qui la protégera de coutumes tribales kabyles privant les veuves d'héritage et même de leurs enfants.

«*Elles sont jolies, elles se marieront!*»

Fadhma va donc acquérir une éducation à la française, mais à une exception près, aucune des jeunes filles, même si on accepte de les y présenter, n'obtient le Brevet qui leur

permettrait de tirer profit de leurs études. «Elles sont jolies, elles se marieront!» dit l'administrateur à la fermeture de l'école. Rejetée de la communauté kabyle par sa naissance, rejetée du monde musulman parce que catholique, catholique certes mais indigène et non pas française, parlant kabyle et français mais pas un mot d'arabe, toute sa vie, elle sera l'éternelle exilée: dans son pays, puis en Tunisie où elle vivra quarante ans, en France enfin où elle mourra. Mais jamais elle ne perdra son identité. Mieux encore, ses multiples appartenances lui permettent de porter un regard extrêmement clairvoyant sur ce qui l'entoure. Elle rapporte les faits de son existence simplement, parle peu de ses sentiments, ne porte que rarement un jugement. Les faits parlent d'eux-mêmes. Ils suscitent l'image d'un monde perdu de proximité avec la nature où les gestes quotidiens sont quasi sacralisés, culture, récolte, confection des vêtements depuis la tonte même des moutons, fabrication des pots destinés à contenir les aliments, les réserves, etc. Mais aussi implacable réquisitoire contre le sort réservé aux femmes dans une société patriarcale et polygame.

Livre précieux qui encore aujourd'hui où ne nous parviennent guère d'Algérie que des récits d'abominations sans nom, peut nous aider à nous mieux représenter ce peuple que l'histoire n'a pas épargné, connu surtout par des simplifications abusives. Aujourd'hui, où l'on veut se souvenir que

Saint Augustin était berbère, il est passionnant de voir dans cette dure vie de femme pauvre, les traces de la rencontre et l'affrontement de «l'Orient et l'Occident, L'Algérie et la France, la Croix et le Croissant, l'Arabe et le Berbère... (Kateb Yacine)». Une voix douce clairdisante et irréductible.

Aux mêmes éditions, Taos Amrouche, fille de Fadhma, a publié les contes, poèmes et proverbes berbères que sa mère lui avait racontés et enseignés. L'ouvrage s'intitule: *Le Grain magique*.

Félicitations

Catherine Dubuis, connue de notre lectorat de par ses comptes-rendus, vient de recevoir le prix Régis de Courten pour son ouvrage sur la peintre et écrivaine Marguerite Burnat-Provins. Ce livre intitulé *Les Forges du Paradis: Histoire d'une vie: Marguerite Burnat-Provins*, édité en 1999 aux éditions de l'Aire sera à nouveau disponible au salon du livre.